

Le souffleur (The Glass Blower)

Adélaïde Feriot is a young artist whose work is deeply intertwined with the presence of the body. She uses various prosthetics as a means to manipulate her subjects, represented and real bodies

Before Adélaïde Feriot's pieces are presented in a space, there's a phase of image accumulation and archiving, done with both precision and disorder. While many artists now compile visuals—thanks to the internet's easy access to digital documents—Feriot approaches this process as a collection of gestures, attitudes, and dress codes. In this atlas, a method for linking the images she gathers, a constellation of figures, signs, and conventions takes shape, populating her work. Like a self-consuming creature, this invisible collection transforms into polymorphic setups haunted by human gestures displaced from their usual context.

Space and time are fundamental elements in what Adélaïde Feriot calls her poses, complementary to the flat and static nature of the image. While the tableau vivant includes the whole scene, juxtaposing the notion of decor with the presence of living people to bring it to life, the pose adds a contemplative element for the viewer. The viewer might better be described as an observer, inspired by the title of a scene Feriot presented at the Grand Palais during the last FIAC for the Belleville Biennale: *The Observer*.

A young woman sits at her desk, facing a selection of photographs, close-ups of gestures and body fragments. She seems to have paused, motionless and absorbed by the images, unaware of the inquisitive eyes on her. The woman is flanked by two pedestals, white plaster collars rest on one side, and a small magnifying glass enlarges a fly's wing on the other. This setup creates a game of reflection and perspective, with the audience watching the woman who is observing the photographic gestures, while the magnifying glass enhances observation of the insect wing. This configuration disrupts the intimacy of the woman's focused contemplation. This focus on the act of looking, its methods, and its social implications is something Adélaïde Feriot extends to the objects she creates. But here, the process reverses, and the visitor mentally engages with their uses.

American artist Tony Smith would often walk around his minimal sculptures in his studio, he called these works, «presences». Though stationary, Adélaïde Feriot's sculptures are similarly imbued with a vibratory presence, paradoxically evoked by the absence of beings that reveal their real or symbolic functions. Shirt collars, ruffs, or glassblower's rods remain as remnants of actions and past gestures that must be mentally reconstructed. Shirt collars, ruffles or glassblower's blowpipes remain like the vestiges of actions, of previous gestures, to be mentally reformed. The scattered syntax of a statement that has lost its meaning.

- Franck Balland, Galerie Marine Veilleux, 2012.

Le souffleur

Adélaïde Feriot est une jeune artiste dont le travail est de toutes parts traversé par la présence du corps (représenté ou réel, au sein de l'œuvre ou celui du spectateur), qu'elle manipule et soumet à des prothèses en tous genres.

Une phase antérieure à la présentation spatiale des pièces produites par l'artiste réside dans l'accumulation d'images, dont elle procède à un archivage aussi minutieux qu'entropique. Si cette pratique de compilation visuelle est devenue pour beaucoup chose courante – Internet ayant favorisé la transmission et l'accès aux multiples formes de documents numériques – elle est ici interrogée comme une collection de gestes, d'attitudes et de codes vestimentaires. Dans cet atlas, outil de mise en relation des images recueillies par l'artiste, s'incarne une constellation de figures, de signes et de conventions qui peupleront son œuvre. Comme une créature autophage affamée par sa propre chair, cette collecte invisible se mute alors en des dispositifs polymorphes hantés de gestes humains arrachés à leur contexte.

Dimensions complémentaires à celle, plane et immobile, de l'image, l'espace et le temps sont les données fondamentalement requises à la constitution de ce que Adélaïde Feriot nomme ses poses. Si le tableau vivant désigne le cadre dans son ensemble, juxtaposant la notion de décor à la présence de personnes pour l'activer, la pose introduit la dimension contemplative léguée au spectateur. Spectateur qu'il serait parfois plus à même de qualifier d'observateur, en s'inspirant du titre d'une scène que l'artiste a présenté au Grand Palais lors de la dernière édition de la FIAC pour la biennale de Belleville : *The observer*.

Une jeune femme assise à son bureau fait face à une sélection de photographies, cadrages de gestes et bribes de corps dont elle semble avoir interrompu la manipulation pour rester là, immobile, aspirée par ces images, étrangère aux yeux inquisiteurs. Sur deux socles autour d'elle, reposent d'un côté des cols en plâtre blanc, de l'autre une petite loupe grossissant une aile de mouche. Jeu de basculement et de miroir où se trouve mis en abîme le regard même (le public observe la jeune femme qui observe des gestes, tandis que la loupe augmente la capacité d'observation portée au reste animal), le dispositif trouble l'intimité d'une contemplation méthodique. Cette attention qu'elle porte au regard, à ses modes d'opérations et à ses incidences sociales, Adélaïde Feriot l'étend aux objets qu'elle réalise. Seulement cette fois, le processus s'inverse et le visiteur actionne mentalement leurs usages.

L'artiste américain Tony Smith avait pour habitude de qualifier ses sculptures minimales de « présences », autour desquelles il avait pris l'habitude de cheminer dans son atelier. Bien que fixes, les sculptures de Adélaïde Feriot sont pareillement animées d'une présence vibratoire, paradoxalement suscitée par l'absence des êtres qui témoignent de leurs fonctions réelle ou symbolique. Col de chemise, collerette ou bâton de souffleur de verre, ils demeurent comme les vestiges d'actions, de gestes antérieurs qu'il faudra reformer mentalement. Les éléments de syntaxes dispersés d'un énoncé qui aurait perdu son sens.

- Franck Balland, Galerie Marine Veilleux, 2012.